

## A L'ÉTRANGER

Dans une récente chronique, il était question des femmes électeurs et conseillères municipales. Être électeur et même conseiller municipal, cela ne demande pas tout l'esprit du monde ; je ne vois pas pourquoi les femmes ne seraient pas aptes à gérer les affaires communales, puisqu'elles savent, d'ordinaire bien administrer leurs affaires domestiques.

Mais voici qu'on nous cite des exemples qui militent plus fortement en faveur de l'égalité des sexes devant la loi. Ce n'est plus en Amérique, mais en Angleterre, qu'une jeune fille vient de battre tous ses concurrents dans un concours, et dans un concours de mathématiques, science à laquelle on croyait jusqu'ici l'entendement féminin peu ouvert.

A Cambridge, les étudiants terminent leurs études par un examen sur les hautes mathématiques, qui sont en grand honneur dans cette Université. Cette année, le prix, comme d'ordinaire, a été donné à un étudiant, car les jeunes filles ne prennent part au concours que d'une façon platonique, mais les examinateurs ont proclamé que, sans la rigueur des règlements, ils eussent accordé la palme à miss Fawcett, une gracieuse étudiante.

Déjà, il y a trois ans, miss Ramsay avait obtenu semblable succès sur le terrain de la culture classique. Mais le triomphe de miss Fawcett dans le domaine des mathématiques est plus probant en faveur des aptitudes féminines.

N'est-il pas singulier d'entendre les juges d'un tournoi, en nommant le vainqueur, déclarer qu'une femme l'a pourtant vaincu ? Et, pour peu que ce vainqueur ait l'âme bien placée, quelle humiliation de ne devoir sa place qu'à la barbe de son menton.

Toujours est-il, mesdames, que votre cause est en bonne voie de l'autre côté de l'Atlantique. Déjà les femmes ont pénétré dans les Conseils scolaires et les Conseils communaux ; elles siègent de fait dans les Conseils de comté ; elles prouvent maintenant qu'elles peuvent rivaliser non sans succès avec le sexe fort, dans les luttes de l'esprit où les qualités soi-disant viriles, sont les plus nécessaires ; elles auront bientôt forcé toutes les portes.

Réjouissez-vous donc !... Mais non ! La femme française, heureusement, n'aspire pas à devenir bas-bleu : elle a mieux à faire que cela et c'est, je crois, à son rôle dans notre société que notre race doit ses qualités de générosité, de goût et de distinction.

Laissons donc aux Américains et aux Anglais cette chimère de l'émancipation des femmes. Qu'auraient-elles à gagner à ce régime nouveau, sinon la platonique constatation de leurs droits devant la loi. Il y a longtemps qu'un homme d'esprit l'a dit : l'homme a le pouvoir, mais la femme l'exerce.

\* \*

C'est toujours de ces Américains qu'il faut parler quand il s'agit de choses gigantesques : ils produisent les plus gros hommes et les plus grands monuments.

L'Autitorium de Chicago est certainement la plus vaste salle de théâtre du monde : elle peut abriter 6,000 spectateurs assis pour une représentation ou 11,000 auditeurs pour une réunion politique.

Dans ce dernier cas, pour peu que l'assemblée soit agitée, elle deviendra facilement orageuse, et si chacun des assistants désire placer son petit mot, mieux vaudra qu'ils parlent tous ensemble, pour en avoir plus vite fini, car il faudrait plus d'une semaine pour accorder la parole pendant une minute seulement à chaque orateur.

Comme le côté pratique n'est jamais oublié là-bas, afin de joindre l'utile à l'agréable, cet immense théâtre est entouré par un hôtel de dix étages ; une tour de huit étages surmonte le monument et porte sa hauteur totale à 240 pieds.

L'organisation intérieure ressemble assez peu à celle de nos hôtels. Représentez-vous l'ahurissement d'un voyageur européen peu au courant des usages américains, qui demanderait, en pénétrant dans ce vaste caravansérail, où est le restaurant. — Au dixième étage, monsieur. — Les gens grin-

cheux croiraient qu'on se moque d'eux. Nullement ; il paraît que grâce à cette disposition on jouit sur le lac d'une vue merveilleuse. Est-il besoin d'ajouter que pour escalader des hauteurs pareilles on use plus de l'ascenseur que de l'escalier.

Les maisons de quatorze étages ne sont du reste pas rares à Chicago et ce n'est qu'en entassant ainsi locataire sur locataire qu'on parvient à obtenir des loyers rémunérateurs dans le centre de la ville, tant le prix du terrain atteint des chiffres excessifs.

\* \*

Est-ce la cherté des loyers qui a décidé un original à se construire une véritable maison flottante qui repose sur un radcau de 340 pieds de long sur 170 pieds de large et qu'on peut admirer en ce moment dans les eaux de La Haye ?

La maison paraît-il est luxueusement meublée et le propriétaire qui s'y est installé avec toute sa famille compte entreprendre, sans sortir de chez lui, un petit voyage d'agrément.

En augmentant un peu les proportions du radcau, on aurait pu mettre autour de la maison un parterre, un gazon, de frais bosquets et un jardin potager. Et quelles facilités pour la culture ; sans parler de l'eau qu'on a sous la main, le jardinier chef pourrait dire au capitaine : " Si monsieur tient à manger des primeurs de petits pois dans huit jours, il serait prudent de nous rapprocher des pays chauds. "

\* \*

Une culture bien menacée d'une ruine prochaine, c'est celle de la province d'Alger et d'une partie de la province d'Oran. Une formidable invasion de criquets se prépare. Européens et indigènes, sacrifiant leur temps et leur peine, luttent avec un égal dévouement pour arrêter le fléau ; rien que sur la commune de Boghari, 8,000 hommes travaillent à la destruction des criquets ; mais leurs légions sont si nombreuses que des fossés de 80 pieds de long sur 7 pieds de large et 4 pieds de profondeur sont comblés en moins d'une heure.

Ce n'est pas en Algérie seulement que ces devastateurs se montrent cette année en nombre incroyable. Le dernier courrier de Chine arrivé à Marseille, le *Yang-Tsé* a navigué pendant vingt-quatre heures, entre Aden et Suez, au milieu d'un véritable banc de sauterelles d'une étendue de plus de 150 lieues.

Celles-là par bonheur ont eu le sort des Égyptiens poursuivant le peuple de Dieu : la mer Rouge s'est refermée sur elles et leurs cadavres ont servi de régal aux poissons.

\* \*

Tout récemment je vous parlais d'un malade menacé par la faculté d'une mort prochaine s'il continuait à fumer et qui brûla quelques milliers de cigares au nez de son médecin.

Aujourd'hui il s'agit d'un Russe nommé Stephan Alexeïf qui vient de mourir à l'âge de cent cinq ans. Le pope qui lui donnait les derniers sacrements, admirant cette belle vieillesse, s'informe pour proposer cette vie en exemple aux autres paysans.

— " Pour arriver à ce grand âge, mon brave homme, vous avez sans doute toujours vécu sobrement ? "

— " Hélas ! dit le moribond, depuis quatre-vingt-sept ans je ne me suis jamais couché sans être abominablement gris. "

— " Très peu d'alcool suffisait sans doute à vous mettre en cet état ? "

— " Je n'en supportais pas autant que je l'aurais voulu ; pourtant dans les dernières années j'absorbais chaque jour un litre et demi d'eau de vie de grain avant d'être gris. "

— " Et vous n'avez jamais été malade à ce régime ? "

— " Si fait. J'eus une fois le nez et les oreilles gelés ; mais ce n'était pas la faute de l'alcool il faisait dans la rue un froid de 20° et je n'avais pu regagner mon lit. "

Voilà un exemple consolant pour les ivrognes, et ce centenaire tend à prouver que l'alcool conserve aussi bien l'intérieur qu'à l'extérieur.

S. DU LARY.



## LE ROMAN D'UN ENFANT

MA MÈRE

C'est au dernier livre de Pierre Loti : *Le Roman d'un Enfant*, que nous empruntons ce chapitre exquis. Pierre Loti y raconte ses souvenirs d'enfance avec la magie de style qu'on connaît.

Ma mère !... Déjà deux ou trois fois, dans le cours de ces notes, j'ai prononcé son nom, mais sans m'y arrêter, comme en passant. Il semble qu'au début elle n'ait été pour moi que le refuge naturel, l'asile contre toutes les frayeurs de l'inconnu, contre tous les chagrins noirs qui n'avaient pas de cause définie.

Mais je crois que la plus lointaine fois où son image m'apparaît bien réelle et vivante, dans un rayon de vraie et ineffable tendresse, c'est un matin du mois de mai, où elle entra dans ma chambre suivie d'un rayon de soleil et m'apportant un bouquet de jacinthes roses. Je relevais d'une de ces petites maladies d'enfant, — rougeole ou bien coqueluche, je ne sais quoi de ce genre, — on m'avait condamné à rester couché pour avoir bien chaud, et, comme je devinais, à des rayons qui filtraient par mes fenêtres fermées, la splendeur nouvelle du soleil et de l'air, je me trouvais triste entre les rideaux de mon lit blanc ; je voulais me lever, sortir ; je voulais voir surtout ma mère, ma mère à tout prix...

La porte s'ouvrit, et ma mère entra, souriante. Oh ! je la revois si bien encore, telle qu'elle m'apparut là, dans l'embrasure de cette porte, arrivant accompagnée d'un peu de soleil et du grand air de dehors. Je retrouve tout, l'expression de son regard rencontrant le mien, le son de sa voix, même les détails de sa chère toilette, qui paraîtrait si drôle et si surannée aujourd'hui. Elle revenait de faire quelque course matinale en ville. Elle avait un chapeau de paille avec des roses jaunes et un châle en *barège* lilas (c'était l'époque du châle) semé de petits bouquets d'un violet plus foncé. Ses papillotes noires — ses pauvres bien-aimées papillotes qui n'ont pas changé de forme, mais qui sont, hélas ! éclaircies et toutes blanches aujourd'hui — n'étaient alors mêlés d'aucun fil d'argent. Elle sentait une odeur de soleil et d'été qu'elle avait prise dehors. Sa figure de ce matin-là, encadrée dans son chapeau à grand bavolet, est encore absolument présente à mes yeux.

Avec ce bouquet de jacinthes roses, elle m'apportait aussi un petit pot à l'eau et une petite cuvette de poupée, imités en extrême miniature de ces faïences à fleurs qu'ont les bonnes gens dans les villages.

Elle se pencha sur mon lit pour m'embrasser, et alors je n'eus plus envie de rien, ni de pleurer, ni de me lever, ni de sortir ; je me sentais entièrement consolé, tranquilisé, changé, par sa bienfaisante présence...

Je devais avoir un peu plus de trois ans lorsque ceci se passait, et ma mère, environ quarante-deux. Mais j'étais sans la moindre notion sur l'âge de ma mère ; l'idée ne me venait seulement jamais si elle était jeune ou vieille ; ce n'est même qu'un peu plus tard que je me suis aperçu qu'elle était bien jolie. Non, en ce temps-là, c'était elle, voilà tout ; autant dire une figure tout à fait unique, que je ne songeais à comparer à aucune autre, d'où rayonnaient pour moi la joie, la sécurité, la tendresse. D'où émanait tout ce qui était bon, y compris la fois naissante et la prière...

Et je voudrais, pour la première apparition de cette figure bénie dans ce livre de souvenir, la saluer avec des mots à part, si c'était possible, avec des mots faits pour elle et comme il n'en existe pas ; des mots qui à eux seuls feraient couler les larmes bienfaisantes, auraient je ne sais quelle douceur de consolation et de pardon ; puis renfermeraient aussi l'espérance obstinée, toujours et